

STÉPHANE PAVANELLI

La Voyageuse
d'AYANAR

TOME 1
LA VOIE DU DÉSERT

numeriklivres.info

ISBN : 978-2-89717-035-6 (ebook)
ISBN : 978-2-89717-034-9 (papier)

Tous droits réservés
STÉPHANE PAVANELLI
et Numeriklivres, Paris, France 2016

Cette oeuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions de ne pas la diffuser, notamment à travers le Web ou les réseaux d'échange et de partage de fichier. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette oeuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

numeriklivres.info

PREMIÈRE PARTIE

Pyros

1. La maison de Constance

Le panier de vivres sur ses épaules, Zina lutta contre l'envie de le poser à terre et chasser d'un revers de main la transpiration de son front. Les bras tétanisés, elle redoutait de ne plus réussir à le soulever. Tenaillée par la soif, elle raffermir sa prise, elle n'était plus très loin. Devant le sentier s'écartait de la rive nord du canyon hors des baraquements de la ville. Celui-ci grimpait à l'assaut du flanc montagneux, parsemé de buissons flétris, avant de bifurquer une vingtaine de perches en contrebas vers la maison de la Maîtresse. À cette distance de Pyros, les propriétés nobles étaient rares, surtout lorsque l'on y accédait le long d'un terrain en dévers aux abords de la faille, où les irrégularités du relief avaient failli piéger Zina à de nombreuses reprises. Deux grandes bâtisses mitoyennes édifiées en quinconce, l'une surélevée par rapport à l'autre, formaient la propriété. Leurs murs peints à la chaux réfléchissaient l'éclat du soleil. Au travers du voile trouble de chaleur on apercevait sur la terrasse de la maison nord l'éventail photonique ; une sorte de toiture partielle, faite d'un assemblage de feuilles de métal aux reflets changeants. Grâce à la lumière du jour, le trésor technologique hérité des ancêtres captait l'énergie des étoiles, une fierté que la Maîtresse était parvenue à conserver quand son fils avait repris de force l'exploitation minière, lors de la mort du Maître.

Après le petit abri de la maison aux esprits, lieu de culte édifié par les propriétaires désireux d'être bien vus – ceux-ci se moquaient bien des mendiants ou voyageurs égarés –, le chemin rejoignit le porche. Dire que derrière se trouvaient fraîcheur, banquettes moelleuses et à l'étage un bain ! Zina appartenait à la majorité des immigrés de Pyros : hormis de rares ablutions, l'eau était trop précieuse pour se laver, il fallait se frotter le corps au moyen d'une pierre ponce jusqu'à ce que celui-ci devienne rougi, débarrassé de la

crasse et des peaux mortes. Une épreuve nécessaire afin de prévenir les maladies.

Oubliant toute idée de franchir l'entrée (interdite au personnel), la servante descendit les marches qui contournaient la maison sud, celle la plus proche de la faille. Les escaliers de service permettaient d'accéder à l'arrière de la propriété par l'extérieur, l'on pouvait ainsi s'entretuer dehors, mourir de soif ou d'épuisement à cultiver en vain des plantes rabougries sans importuner l'occupante des lieux. Encore quelques pas à longer la ronde à l'ombre des murs et la pauvre mule se débarrasserait enfin de son fardeau. Sauf que l'ascenseur était à nouveau encombré. Le dernier, ou plutôt la dernière à s'en être servi y avait laissé deux jarres de grande taille, les cordages de maintien étalés négligemment au sol.

« Je me suis dit que tu les monterais en revenant de l'agora, ça ne te dérange pas, ma belle ? »

Zina releva la tête, autant que le panier contre sa nuque le lui permit. Donya l'observait, accoudée au rebord de la terrasse. Pourquoi la Maîtresse gardait celle-là à son service demeurait un mystère, vu qu'il s'agissait d'une citoyenne affranchie de ses trois années de service obligatoire. Certes la plupart des jeunes filles se retrouvaient ensuite mariées de force à l'un de leurs employeurs, mais au moins, elles se voyaient remettre le bracelet des citoyens, la garde les exemptait de la taxe de rationnement. En tant que métèque, contrainte de payer son eau, Zina ne posséderait jamais le précieux sésame, peu importait le nombre d'années de servitude accomplies. Quand bien même la Maîtresse déciderait de la libérer, elle devrait servir quelqu'un de pire qui exigerait d'en faire une esclave au premier signe de désobéissance. Ou alors elle finirait à la rue, sa mère s'y trouvait déjà.

Maman s'est fait bannir de notre village par ma faute, se dit-elle en posant le panier à terre. Je lui ai imposé le travail aux mines.

« Allez ! T'as besoin de te faire prier ? À croire que tu ne sers à rien ici ! » aboya à son tour Marek.

Si l'homme d'ethnie lawani peina à traîner sa bedaine en haut des escaliers il ne fallait pas s'y méprendre, l'intendant imposait une poigne de fer sur les serviteurs, sa vigilance ne tolérait aucune incartade, ne fût-ce qu'en raison d'une poignée de graines chapardées au cellier. La Maîtresse absente pour une affaire urgente

il en profitait d'autant plus. À côté sa voisine gloussa, penchée au rebord. Le col de sa robe dévoilait en partie sa poitrine.

À quel jeu joues-tu, Donya ? pensa Zina en ajustant les cordes autour des récipients en terre cuite.

Une fois cette tâche accomplie elle attrapa celle de levage, effilochée un peu partout à force d'avoir servi. Dès la première traction, elle dut s'arc-bouter de tout son poids. Malgré la démultiplication du palan, le plateau et son chargement eurent un bref soubresaut, puis s'élevèrent de manière progressive au fur et à mesure de l'effort. Plus haut, derrière le mât, les deux autres attendaient, protégés du soleil à l'ombre de l'éventail photonique tandis que la servante tirait sur la corde, ruisselante de sueur. En fin de course, l'intendant immobilisa l'ensemble au moyen du levier de sécurité. Donya entreprit de libérer les jarres de leurs attaches. La tête lourde, nauséuse, Zina massa les jointures de ses mains blanchies. Que lui arrivait-il ? D'habitude, le travail de portage ne la peinait pas autant.

Le claquement du levier que l'on rabaisait la fit sursauter. Marek ! Ce salaud aurait pu la prévenir ! Elle rattrapa la corde in extremis avant que le plateau ne s'écrase au sol, ses paumes brûlées par le frottement la firent grimacer. Au-dessus le Lawani ricana :

« Ça rêveasse ? Les courses, maintenant ! Je te prévient, le compte a intérêt d'y être ! »

Fruits secs, farine, légumes, étoffes... La Maîtresse la mandait d'effectuer ses achats en ville pour quelques heures salutaires hors de cette prison, mais dans une certaine mesure ; la somme d'argent exacte lui était remise, ou plutôt celle jugée suffisante. L'appréciation des marchands sur ce point pouvait, hélas, différer. Que Zina revienne une seule fois avec moins d'articles sans le restant en drakèmes correspondant et elle se ferait accuser de vol, Marek n'attendait que cela.

Une douleur vive à l'arrière du crâne, le visage brûlant, elle souleva le panier, le déposa sur le plateau, fixa les attaches puis entreprit de le haler. Le contact des brins distendus de la corde lui blessait un peu plus les mains à chaque nouvelle traction.

Un temps interminable s'écoula jusqu'à ce que le chargement qui tournait lentement sur lui-même s'élève à mi-parcours.

Donya s'en amusait : *tu vois*, semblait-elle lui dire un sourire en coin, *tu fais moins la maligne. Tu n'es qu'une immigrée, une mètèque. Reste donc à ta place.*

Elle eut un rire clair lorsque son voisin chuchota à son oreille.

Tu es jalouse de la confiance que la Maîtresse m'accorde, rageait intérieurement Zina. *Je ne cherche pas ses faveurs, alors que toi tu attises le regard de Marek. Cette maison est notre prison ! Si toi au moins tu avais le courage de partir, au lieu de t'acharner sur moi !*

La corde dut rencontrer un obstacle, la charpente de l'ascenseur grinça. Il fut impossible de tirer plus, quelque chose bloquait le passage au travers du palan.

« Quoi encore ? cria l'intendant. Je n'ai pas tout l'après-midi devant moi, dépêche-toi, ou ça va mal finir ! »

Les bras crispés, Zina sentait la tête lui tourner.

Si seulement ce fichu panier pouvait leur exploser à la figure !

Devenue insupportable, la sensation de brûlure s'amplifia à l'arrière du crâne. La douleur lui vrillait les tempes.

« La corde s'est coincée », gémit Donya, les mains empêtrées au niveau du mécanisme.

N'y tenant plus, Zina relâcha tout et tomba à genoux, des taches sombres devant les yeux. Relevant la tête elle constata, à sa grande surprise et celle de ses tortionnaires, que l'ascenseur restait immobile, au lieu de chuter. Le plateau, les attaches, le pilier central ainsi que le panier scintillaient de multiples filaments dorés. La scène semblait suspendue à un instant figé dans le temps. Cet état extraordinaire s'évanouit soudain. Toute la structure implosa, détruite au moyen d'une formidable énergie brute. Des débris volèrent en tous sens au milieu de la déflagration. Le nuage de poussière ne se dissipa que pour laisser apparaître les restes du mât du palan, arraché ; la corde sectionnée qui pendait à son sommet, celle-ci n'avait plus rien à soutenir ; et les visages médusés des deux spectateurs sur la terrasse.

*

« Les vivres ! Tu vas me le payer ! » hurla l'intendant lorsqu'il eut recouvré ses esprits en dévalant l'escalier.

Les cris parvinrent de manière distante à Zina. Le visage contre terre à rendre le flot acide de son estomac elle sentit une

poigne puissante se refermer sur sa tête, et crut que sa chevelure allait être arrachée quand on la renversa en arrière. Marek la traîna de la sorte jusqu'au sous-sol de la maison sud. Ils traversèrent un couloir sombre qui servait d'entrepôt pour les cuisines puis atteignirent la cave, où étaient entassés caisses et ustensiles divers, les outils utilisés autrefois par les mineurs. Lors de la révolte – l'éventail photonique bombardé de pierres, les mines saccagées – la plupart d'entre eux avaient été torturés jusqu'à la mort. Au sein de la faible lumière fournie par une ouverture d'aération située en hauteur au fond de la pièce brillait un anneau pendu au plafond. Recouvertes de rouille des chaînes étaient fixées sur le mur adjacent. Zina ne se fit aucune illusion sur le sort qui l'attendait.

Elle fut hissée par les bras, les poignets ligotés si fermement qu'une fois la corde nouée le sang ne circulait plus dans ses mains. Elle devait jouer de la pointe des pieds afin de toucher le sol. Marek se plaça en face à un coude de distance. Des gouttes de sueur perlaient de sa chevelure rase, elles faisaient luire ses tempes et son nez épaté. Si la colère déformait les traits grossiers du lawani, sous des sourcils épais on devinait un regard qui trahissait la peur. Il leva le fouet enroulé autour de son avant-bras :

« Je ne sais pas ce que tu as fabriqué, marmonna-t-il, mais je vais te faire passer toute envie de recommencer. »

Il se positionna derrière, Zina l'entendit préparer la lanière de cuir qui glissait lentement entre ses doigts. Tremblante, elle essaya de se concentrer sur le revêtement décrépi et les montants métalliques des chaînes en partie désolidarisés du mur. Quelle que fût sa résistance, il y aurait un moment où elle crierait, implorerait, comme tous ceux captifs ici avant elle.

« Il suffit ! Quel est ce remue-ménage ? J'aimerais des explications ! »

La prisonnière tira sur ses liens et fit tourner l'anneau tant bien que mal pour apercevoir la Maîtresse traverser le couloir à la hâte, suivie de Donya. Par sa simple présence, la robe drapée impeccable, le port altier, les cheveux ramenés en arrière en un chignon, la femme noble reprenait le contrôle de la situation.

« Ce... C'est-à-dire... Dame Constance, vos provisions. »

Ce lourdaud de Marek ne put aligner une phrase intelligible.

« Eh bien ? »

— L'ascenseur s'est... Votre servante l'a... il s'est... détruit ! »

La précipitation des événements et la crise de douleur, si brusque, avaient presque fait oublier à Zina qu'elle ne comprenait pas plus que l'intendant les raisons de cet accident. Imprimées dans son esprit, les images de la scène lui semblaient étrangement familières, déjà vues. Si la structure de l'ascenseur avait menacé de se rompre depuis longtemps cela n'expliquait pas la façon avec laquelle le plateau et son contenu s'étaient volatilisés, à la manière d'un agrégat de terre séchée balayée d'une rafale de vent. Surtout, ne l'avait-elle pas ardemment souhaité en son for intérieur ?

Le visage tendu, la Maîtresse scrutait chacun d'eux :

« Allons, comment Zina aurait pu faire une chose pareille ! Donya me dit que l'ascenseur s'est bloqué à mi-parcours.

— Elle m'a désobéi ! Après le premier passage, elle a refusé de monter le deuxième chargement. Elle a lâché la corde exprès », se justifia Marek.

J'étais en train de faire un malaise, pendant que vous vous reposiez sur la terrasse ! Je faisais de mon mieux ! voulut répliquer Zina.

Elle se tut lorsque la Maîtresse attendit qu'elle se défende. Que valait la parole d'une servante ?

« Et toi Donya, qu'as-tu à ajouter ? »

La tête inclinée contre sa poitrine, cette dernière (qui n'avait pas encore réussi à se fondre dans le mur) étudiait le sol.

« Fort bien. Donne-moi ton fouet, Marek. »

L'intendant s'exécuta. La sentence tomba, implacable :

« Zina, je t'avais confié une tâche importante. Travailler tous les segments d'une année ne te suffiraient pas pour payer ne serait-ce que la nourriture gâchée aujourd'hui. Que dire des travaux d'un architecte pour un nouvel ascenseur ? Puisque seuls les esprits savent ce qu'il s'est passé, je me montrerai clément, vu votre éloquence sur le sujet. En revanche, tout manquement ou toute contestation des ordres, qu'il s'agisse des miens ou ceux de Marek doit être puni, jeune fille, tu le sais. »

La Maîtresse déroula le fouet d'un mouvement ample et fit le tour. De sa main le châtiment n'en serait que plus terrible.

Le premier coup claqua. Zina sentit le serpent de cuir déchirer le tissu de sa robe. Elle serra les dents. La morsure du deuxième lui arracha un cri tandis qu'un sourire cruel se dessinait sur le visage de Marek. Elle faillit s'évanouir au troisième, une chaleur vive irradiait de son dos brûlé à vif, elle imagina sa chair traversée d'aiguilles

chauffées à blanc. Pourtant la punition venait juste de commencer. Elle perdit le décompte, les larmes affluèrent.

La Maîtresse reparut enfin, marquée, en proie à une rage qu'elle peinait à contenir.

« Laissez-nous. »

Son poing, celui qui tenait l'arme, tremblait. Femme noble et servante se retrouvèrent seules, l'une debout, l'autre attachée tel un pantin désarticulé, au sein de la cave redevenue silencieuse. Meurtrie, le crâne comprimé dans un étau de souffrance, Zina maudit cet instinct qui la poussait à survivre et lui rappelait sans cesse combien elle avait soif.

Une main releva doucement son menton :

« Ne m'oblige plus à refaire ça », souffla la Maîtresse les yeux brillants.

Quand celle-ci détacha ses mains, Zina s'effondra au sol.

*

Le premier étage de la maison nord ne ressemblait guère au reste de la résidence. Il était décoré de peintures mises en valeur par la lumière d'appliques murales et divisé en plusieurs appartements meublés d'objets en bois rare destinés à témoigner de la richesse de leur propriétaire. On y découvrait un monde de confort, distant de moins d'une heure de marche de la misère de Pyros. En cinq ans à servir cette demeure, Zina n'y était venue qu'en de rares occasions. Assise sur une couche aux draps propres, les bras poussiéreux, ses cheveux rêches enduits à la cendre – elle ne se souvenait plus quand se les être lavés pour la dernière fois –, la servante d'ordinaire préposée aux travaux extérieurs se faisait l'effet d'une tache incongrue en ce lieu.

Le garçon muet, maigre et à la silhouette fantomatique, vint apporter une vasque d'eau. Il s'effaça presque aussitôt avant toute réaction de la part de son hôte. Donya avait toujours cherché à savoir quel crime l'avait condamné à l'esclavage. Zina baissa les yeux. À ses pieds il y avait là l'équivalent d'une semaine de rationnement, de quoi déclencher une émeute dans les bas quartiers, mais aussi assez d'eau pour tenter l'aventure hors d'ici. Même si elle parvenait à en emporter le plus possible et fuir la maison, avec sa mère l'une et l'autre ne parcourraient pas une demi-lieue sans être

rattrapées par la garde. Surtout, où iraient une vieille femme chassée de sa tribu et sa fille adoptive, devenues fugitives d'une des cités de la Ligue ?

Elle hésita à reprendre l'un des fruits disposés dans une coupe sur la table basse, dont l'enveloppe fripée dissimulait une chair savoureuse et sucrée.

Maman a-t-elle déjà eu l'occasion d'en goûter ? se demanda-t-elle, enhardie.

Elle n'eut pas le temps d'en cacher sous ses vêtements. La Maîtresse reparut munie d'un linge et d'une petite fiole en verre. Un sourire las soulignait les rides de son visage :

« Ces figues viennent d'Antelonya. Sers-toi, tu as le droit d'en prendre. »

Si elle mourait de faim Zina n'était pas un animal que l'on apprivoisait avec de la nourriture. Elle se tint stoïque. Son interlocutrice dut s'attendre à cette réaction :

« Regarde ce que je vais faire, dit-elle en déchirant un carré de tissu, je vais les emballer et tu pourras les emporter, je suis sûre que ta mère Zora serait contente d'en avoir, qu'en penses-tu ? »

Méfiante d'accepter un marché à la contrepartie encore inconnue Zina acquiesça. La Maîtresse trempa ensuite le reste du linge dans la vasque, où l'on pouvait distinguer une substance blanche qui se mélangeait dans l'eau au fur et à mesure du mouvement.

« Enlève le haut de ta robe et tourne-toi, je vais examiner ton dos. Il ne faudrait pas que ces blessures s'infectent. »

Délicatement, la Maîtresse ôta les lambeaux de toile en partie collés à la peau lacérée et imprégnés de sang. La douleur en résultant ne fut rien comparée à la décharge aiguë lorsqu'après avoir lavé le dos de Zina elle appliqua un onguent sur les plaies. Les larmes montèrent à nouveau.

« Je me serais bien passée de cette punition, jeune fille. Tu sais comme moi que devant Marek je n'avais pas le choix. Ce n'est pas seulement dangereux pour toi ou pour Donya de contester son autorité ; j'ai besoin de sa loyauté dans cette maison. Nous avons toutes les trois besoin de sa protection, comprends-tu ? »

La Maîtresse, une efyení¹, selon les dires proche du gouverneur (du moins par le passé), n'était qu'une femme. Elle devait se montrer intraitable afin de conserver son rang, en dépit de toute pitié ou sympathie qu'elle pourrait éprouver envers ses serviteurs. Cela érigeait une barrière infranchissable entre la femme noble, quels que fussent ses efforts, et la servante. Chacune appartenait à un univers différent dont les factions se trouvaient opposées par nature. L'une commandait et veillait à conserver ses privilèges, l'autre luttait pour survivre.

Au travers de la fenêtre, le ciel se paraît des couleurs de la lune rouge. Durant la saison de la fournaise, celle-ci devenait omniprésente ; l'obscurité s'effaçait au profit d'un crépuscule rougeâtre qui privait les habitants des dernières heures fraîches de la nuit. Par peur de la folie de l'eau, une maladie incurable attribuée au phénomène, beaucoup se rendaient dans les temples prier la clémence des esprits. À quoi bon ? Pour Zina, le simple fait de boire chaque jour représentait un défi. Son outre remplie, présente à ses côtés, témoignait qu'elle avait gagné aujourd'hui, au prix du fouet. Qu'en serait-il demain sous le joug de Marek, si la Maîtresse venait à être destituée ?

« Je vois bien que tu ne t'entends plus avec Donya. Ce n'est pas dans votre intérêt. Tu peux me parler, Zina, que s'est-il passé avec l'ascenseur ? »

En d'autres circonstances Donya l'aurait accablée, dénoncé à renfort de maints détails son insolence ou la façon avec laquelle elle aurait désobéi. Or la première servante s'était abstenue, voire avait pris la défense de son souffre-douleur habituel en mentionnant que le chargement s'était bloqué. Qu'avait-elle craint pour se comporter ainsi ? Zina se remémora ces phénomènes étranges, des petits objets qui tombaient ou se déplaçaient à proximité d'elle, comme mus par une force invisible. Plus rien de la sorte ne s'était produit depuis plusieurs années, depuis que les habitants de Chereb, le village de Maman, y avaient vu les signes d'une malédiction et un prétexte – la famine aidant – pour bannir cette fille étrangère à la peau blanche et celle qui avait choisi de l'adopter. Alors quel phénomène avait bien pu détruire l'ascenseur ? Au souvenir vivace de l'explosion et celui de

¹ Noble